

LA PERQUISITION CHEZ LES FRADIN A GLOZEL

Les péripéties en sont contées
aux envoyés spéciaux du "Matin"
par le jeune Fradin

Une lettre de protestation
du docteur Morlet
au garde des Sceaux

[D'UN DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX]

VICHY, 26 février. — Par téléphone. — Nous avons rencontré Emile Fradin, alors qu'hier matin il venait faire part à son grand ami et collaborateur, le docteur Morlet, de l'émotion qu'avaient causée dans le paisible milieu de cultivateurs de Glozel les premières opérations policières de samedi. Nous l'avons revu, ce soir, dans le cadre de la vieille maison, moitié ferme, moitié musée, qu'il habite avec les siens ; et il a rédigé pour le *Matin* le récit détaillé de la perquisition dont Glozel fut le théâtre.

— Ils sont arrivés ici vers 15 h. 30. Ils étaient huit. Ils ont frappé à la porte et je leur ai ouvert. Il y avait à ce moment-là trois personnes auxquelles j'étais en train de faire visiter le musée : un monsieur et deux dames. La première parole de l'un des arrivants a été, s'adressant à mes visiteurs :

« — Fichez-nous le camp. Ce n'est pas votre place ici. Nous avons à causer ensemble. »

« S'adressant alors à moi, celui qui était le chef des policiers me dit, en me montrant son écharpe :

« — Nous venons perquisitionner chez vous. »

A ce moment là, l'un des personnages qui accompagnait le commissaire dit aux autres :

« — Où est donc la grange ? Allons-y, c'est par là qu'il faut commencer ! »

« Le chef donna ses ordres à ses hommes, en plaça un dans la cuisine, à côté de ma grand-mère, puis ils m'emmenèrent avec eux dans la grange avec grand-père et père. »

« Tandis que le gros de la troupe restait dans l'étable, le chef des policiers m'emmena dans le grenier et me donna l'ordre de retourner la paille. »

« On ne trouva rien dans cette paille. Par contre, le policier découvrit plusieurs vieilles casseroles avec lesquelles les gosses du village qui viennent jouer dans la grange font des pâtés de sable. Le policier emporta une de ces casseroles qui contenait encore une certaine quantité de terre humide. Dans des trous du mur qui étaient restés du temps de la construction et où l'on avait placé les poutres de l'échafaudage, il trouva des pierres de démolition, puis un morceau de fer, débris rouillé d'une dent de herse qu'il mit également de côté. Munis de ces objets, nous redescendîmes. »

« Tandis que je me trouvais au grenier, voici ce qui s'était passé dans l'étable. Aussitôt qu'ils y étaient entrés, les policiers et celui qu'ils appelaient « le docteur » étaient allés droit au fond. L'un d'eux, prenant une de ces grandes caisses à claire-voie dans lesquelles on emmène les porcelets à la foire et qui se trouvait dans un coin, l'avait approchée du mur, puis montant dessus, avait atteint ainsi une petite excavation creusée dans la maçonnerie. Y plongeant les doigts, il en retirait un objet et s'écriait : « En voilà un ! Ce n'est pas moi qui l'ai mis celui-là et je ne l'avais pas non plus dans mes poches », ajouta-t-il en s'adressant au grand-père et au père qui se trouvaient à côté de lui. Mes parents demandèrent à voir l'objet en question : c'est inutile, leur fut-il répondu. »

« — On va déplacer l'étable, continua l'un des policiers. Il y aura bien quelque chose dessous. »

« Ils firent comme ils l'avaient dit et sous l'étable ils trouvèrent, en effet, plusieurs morceaux d'une substance analogue à du schiste. L'un de ces fragments représentait à peu près un quart d'anneau, percé d'un trou. »

« — Voilà un trou, observa l'un des assistants, qui n'a pas été percé il y a longtemps. »

« Les policiers se mirent alors à exa-



LA MAISON DES FRADIN A GLOZEL. Phot. Wide World.



M^{me} JOSÉ THÉRY (en haut), phot. *Matin* ; GARÇON (en bas, à gauche), phot. H. Manuel et CAMPINCHI (phot. G.-L. Manuel frères).

miner tous les outils à travailler le bois dont mon grand-père se sert pour fabriquer ses instruments agricoles, jougs, etc., et qui étaient épars sur son établi.

Avisant un de ces outils :
« — Voilà l'instrument qui a fait le trou, dit-il, en montrant une mèche. »

« Essayez voir de percer une pierre avec ça, répondit mon grand-père, en haussant les épaules. Vous voyez bien que c'est une mèche à bois. »

Ils trouvèrent ensuite des boîtes de fer, dans lesquelles on met la peinture qui sert à peindre les instruments agricoles. Les policiers tinrent à en emporter une, ainsi que trois limes dont une était cassée.

« A quoi sert cela ? demandèrent-ils. — C'est pour affûter les scies, leur répondit mon grand-père. »

« Cela a bien pu servir à faire autre chose, répondit l'un des assistants d'un air soupçonneux. »

Pendant ce temps un autre inspecteur ramassait des pièces qui étaient sur l'entablement d'une fenêtre, pièces sans aucun intérêt qui avaient été trouvées naguère, dans la 2^e tombe, et que tout le monde avait vues dans l'endroit où elles avaient été déposées. L'un des policiers arracha ensuite une pierre de la muraille et la mit de côté, tandis qu'un autre mettait également de côté une grosse pierre servant communément d'enclume pour redresser les clous tordus, et à la surface de laquelle cette opération presque quotidienne, avait creusé une petite dépression.

Après quoi, tout le monde revint à l'étable.

Le Matin

27/02/1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



146877

L

la cuisine, non sans être passé par le four que les policiers explorèrent, sans d'ailleurs y trouver la moindre chose. Puis on vint dans la salle à manger, et c'est à ce moment que le chef des policiers dit au docteur de choisir les objets qu'il jugeait bon d'emporter.

Ils prirent d'abord dans une armoire des débris de pierre non classés. A un certain moment, je fus appelé dans la cuisine par les inspecteurs qui étaient en train de prendre l'état civil de mon grand-père et de mon père. Le docteur continua d'explorer les vitrines du musée à la lueur d'une lampe. Quand je revins avec le policier, la plupart des objets qui avaient été prélevés pour être emportés étaient rangés sur la table. Je dis alors au commissaire :

— Laissez-moi un double de la liste des objets que vous emportez.

A quoi celui-ci me répondit :

— Nous n'avons pas l'habitude de faire ça et puis ce n'est pas ton affaire ! Et comme j'insistais, il me mesura de la main « sic », c'est-à-dire qu'il fit mine de me donner une gifle.

Sur ces entrefaites, un des policiers revint du dehors. Il tenait une pleine poignée de débris d'assiettes cassées, de bois, de verres brisés, trouvés dans les cours avoisinantes.

Pendant ce temps, dans la cuisine, un autre s'exerçait à l'aide d'un coupe-verre que m'avait donné le docteur Morlet, pour découper les glaces des vitrines du musée. Le policier s'évertuait à faire des morceaux pointus avec du verre et à tracer avec ceux-ci des traits sur les galets trouvés dans la grange pour comparer ces traits avec ceux qui, paraît-il, existaient déjà. Ils avaient même numéroté le coupe-verre pour l'emporter ; mais l'ayant finalement brisé au cours de leurs essais, ils le laissèrent sur la table. Cependant un jeune inspecteur était retourné dans l'écurie tout seul. Ma jeune sœur s'y étant rendue, il lui dit :

— Ce n'est pas ta place ici ! fiche le camp !

Elle le vit alors monter sur la cage

à porcs et elle aperçut qu'il sortait d'un trou du mur, voisin du trou d'où l'on avait au début sorti un premier galet, de nouveaux objets. Ma mère survint à son tour à ce moment-là.

— Que venez-vous faire ici, madame. Nous perquisitionnons et nous n'avons pas besoin de vous !

L'inspecteur rapporta dans la cuisine ce qu'il avait sorti du trou. C'étaient deux petits galets ronds, dont un portait une cupule qui paraissait toute fraîchement creusée.

Nous ignorions tous à la maison la présence des trois galets qu'on devait ainsi trouver dans les deux trous, aussi bien que celle du morceau de schiste qu'ils trouvèrent sous l'établi. A mon avis et à notre avis à tous, ces objets avaient été mis là par une main malveillante. Par qui ? Nous n'en savons rien. Mais je me rappelle à ce sujet que le dimanche précédent, en passant devant l'étable dont la porte était constamment ouverte, j'avais vu cinq personnes qui étaient entrées et se tenaient à côté de l'établi. C'étaient deux femmes et trois hommes très bien mais qui, quelques instants auparavant, étaient venus visiter le musée. Lorsque ces personnes m'aperçurent, elles sortirent, remontèrent dans une auto qui les avait amenées et les attendait devant la porte.

Le même dimanche, d'ailleurs, ainsi que presque tous les autres jours de visite, d'autres personnes étaient entrées dans l'étable et je n'y avais jamais attaché d'importance, la plupart venant voir le bétail.

Vers 18 h. 30, alors que la perquisition allait prendre fin, l'arrivée de ma sœur aînée donna lieu à un nouvel incident.

— D'où venez-vous ? lui demanda le commissaire.

(Voir la suite en Dernière Heure, ainsi que les déclarations de M^{rs} José Théry, Campinchi et Maurice Garçon.)